

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 5

Artikel: L'amitié des jeunes filles : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182221>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Petit dictionnaire patois.

BORNU. — Creux, percé en tuyau. *Abro bornu*, arbre creux. — Après la conquête du Pays de Vaud, en 1536, on arma le peuple jusqu'alors désarmé, et le premier nom du mousquet ou du fusil fut *bâton bornu*, bâton percé ; ensuite *petairou*.

BRAKAILLOUNA. — Ravauder, mener par le nez, manquer à sa parole. *L'a brakaillouna noutra Marie*, c'est-à-dire : il avait promis à notre Marie de l'épouser, et il ne tient pas sa promesse.

CARADA. — Entreprise manquée. Le duc de Savoie dit à l'officier qui tenta l'escalade de Genève sans y réussir : « Nous avons fait une belle cascade. »

CASAKA. — Casaque, habit d'homme. *Veri casaka*, changer de religion, d'opinion politique.

CATTAMIAULA. — Fille ou femme ennuyeuse, râblée, toujours dolente, se plaignant de tout ; mot à mot, *challe qui miaule*.

TSALLET. — Bâtiment de montagne habité, en été, par les *armailli* et leur troupeau. Rousseau est le premier qui ait employé ce mot en français.

CHETTA, TSCHETTA. — Assemblée nocturne des sorcières, présidée par le grand bouc, et aussi appelée *sabbat* ; vacarme, grand bruit. — *Alla à la chetta*, c'est aller à la loge maçonnique, disent les campagnards non initiés.

COCU. — Mot dès longtemps usité dans notre patois. Une ronde vaudoise, qu'on chantait et qu'on dansait à Moudon, Oron, Payerne, avait pour refrain : *Ne san pa ti su lé s'abro lè cocu, ien a bein dein sta vella dai vetu*, c'est-à-dire : Ils ne sont pas tous sur les arbres, les *coucous*, il y en a bien dans cette ville des vêtus.

CORDRE. Se réjouir cordialement du bien ou du mal arrivé au prochain. Ce mot vient probablement du latin *cor* ; il est souvent employé pour exprimer un souhait ! *Dieu tè le corsè*. Une poissonnière de Coppet, ayant vu des oiseaux à la broche, dans la cuisine d'une auberge de Genève, demanda ce que c'était. « Des geais, » lui répondit-on. En ayant demandé pour son dîner, elle les trouva fort bons, et s'écria : *Dieu me corse stu djai*. Mais quand il fallut payer, il se trouva que c'étaient deux perdrix. Alors elle se donna des coups de poing sur la bouche en disant : *Lo diablo mè bourlai lo mor*.

DZAPPA. Aboyer, japper ; rapporter indiscretement. — Un curé, voyant passer un ministre, contre lequel un chien aboyait, s'écria : *Ein vouike ion apri kouï lo diablo dzappé bein* : en voilà un après qui le diable aboie bien fort. — Le ministre répondit : *Ne dzappe pas apri tè ke l'i dè l'otto* ; il n'aboie pas après toi, qui es de la maison.

Casino-Théâtre. — L'annonce de la représentation des *Diabtes roses*, du théâtre du Palais-Royal, avait mis en émoi beaucoup de gens, ébranlé beaucoup d'âmes. On hésitait, on se consultait, on se regardait tout en grillant d'envie de tâter du fruit

défendu. Le moment arrive : salle comble, et tout le monde de rire aux larmes et d'applaudir à cet amusant spectacle. La partie était sauvée ; la conscience de nos directeurs pouvait dormir en paix, et le succès des représentations du mardi était assuré.

Il faut dire aussi que M^{me} Mauléon, M^m. Vaslin, Allaume, Boisselot et Mauléon ont rivalisé de talent et d'entrain dans les situations si diverses qu'offre cette pièce, et que M^{me} Vaslin nous a procuré un bien grand plaisir en se chargeant du rôle de Flora Moulin. Elle y a mis tant de grâce, de souplesse et de brio, qu'elle nous fait vivement désirer de la voir revenir souvent sur notre scène.

Nous entendons dire d'excellentes choses de la représentation de jeudi, à laquelle nous n'avons pas assisté. — Incessamment, *l'Honneur et l'argent*, par F. Ponsard.

Un paysan du Jorat racontait ingénument dans son patois, qu'au temps de l'émigration, il avait servi de guide, de Montprevyres à Echallens, à un Français qui étalait de riches bijoux et lui faisait porter une lourde valise, et que, traversant avec lui de grandes forêts, il avait été plusieurs fois sur le point de l'assommer, pour le dépouiller ; mais, ajoutait-il en se frappant la poitrine : *la concheinsa... l'é sta diablia dé concheinsa ke ma fè manqué cé bon cou*. — Ce mot vaut tout un traité de morale.

L'amitié des jeunes filles.

VII

Cependant, Milo devenait de jour en jour plus sombre et plus mécontent. Il s'en prenait à la lenteur des autorités qui tardaient, outre-mesure, à lui envoyer les papiers nécessaires pour la célébration de son mariage.

— Je pense, dit-il un jour à Léonie, que le plus court sera de me rendre dans mon pays, en Suisse, pour y faire bénir notre union. Te sentirais-tu, chère Léonie, quelque répugnance à le faire ?

— Oht nullement ; seulement, cher Milo, je te prierai de prendre patience et de renvoyer ton départ jusqu'à ce que ma chère Alvine soit hors de danger, et qu'elle puisse se passer de mes soins.

Dans le fond de son cœur, Milo donna la dompteuse d'animaux à tous les diables ; néanmoins, il se soumit de fort bonne grâce au désir de sa fiancée.

Un jour, Fédor rentra fort échauffé à la maison.

— Mère, mère, dit-il à M^{me} Willkomm, écoute un peu dans quelle bagare je viens de me trouver. Comme je passais dans la Schmiedegässchen, près de la boutique de M. Wermuth, j'entendis une forte explosion qui fit tomber une vraie grêle de vitres brisées ; au milieu de tout cela, des cris de détresse. Je me retourne et vois que la devanture et la porte d'entrée de M. Wermuth ont été renversées, et des flammes s'échappant de ces ruines. D'un bond, je m'élançais dans cette maison en proie à l'incendie ; Wermuth gisait sur le plancher ; je le relève, le porte en lieu sûr, tandis que les voisins accourus se rendent maîtres du feu. Comme je rentrais dans la boutique, j'avisai un individu qui, ayant caché une belle provision de bijoux dans son vaste pardessus, s'appêtait à gagner le large. Je l'empoigne ; il m'assène des coups de poing sur la tête. Inutile, je me cramponne à lui, crie au secours. La police vient, arrête le voleur et me tire de ses griffes. Wermuth s'en est plus mal tiré encore ; il a

les cheveux, le visage et les mains brûlés. Les gens disent que l'explosion est due à une fuite de gaz.

— Mais, Fédor, tu me contes cela d'un air délibéré et joyeux. Je veux bien croire que tu ne te réjouis pas de ce malheur, parce que le bijoutier a voulu nous duper lorsque tu as été pour lui vendre les boucles d'oreille?

— Dieu m'en préserve! Il me fait profondément pitié. Ce qui me réjouit, c'est que je n'ai pas lâché le voleur. Il aura son affaire, celui-là.

Trois jours plus tard, Wermuth envoya prier madame veuve Willkomm de passer chez lui. Que peut-il bien me vouloir? se dit la veuve; penserait-il, par hasard, que mon Fédor lui ait dérobé quelque chose?

Elle alla trouver l'orfèvre, qui était encore alité par suite de ses blessures.

— Vous trouvez ici, madame, lui dit-il, un pauvre Lazare, un véritable Job accablé de maux, grâce aux nouvelles inventions. Si nous avions eu encore nos vénérables pierres à feu, notre briquet, notre amadou, nos lampes à huile, nos chandelles, au lieu du gaz et du pétrole, que le ciel confonde! aucun malheur ne me serait arrivé. Mes voisins m'ont affirmé que votre jeune garçon, dont j'avais déjà, dans une autre circonstance, admiré la fermeté, m'a retiré de cette fournaise, puis a empêché un voleur d'emporter de chez moi des objets de grand prix. Vous agréerait-il, madame, de me confier le jeune homme? Il coucherait dans la maison, mangerait à ma table, et, s'il me contente, je l'instituerai mon unique héritier, n'ayant moi-même ni femme, ni enfants, ni parents. Habitué au travail, je m'ennuie horriblement de l'inactivité forcée à laquelle je me trouve condamné. Votre fils me soulagerait infiniment en me faisant des lectures, en me tenant compagnie. Dès que je pourrai quitter le lit, je lui enseignerai ma profession, et j'espère faire de lui un habile joaillier. Eh bien! ma proposition vous convient-elle?

— Monsieur, répondit la veuve avec dignité, il est vrai que je suis dans une position fort gênée; cependant, mon fils ne m'est point à charge, au contraire, je suis heureuse de l'avoir. Je dois ajouter qu'un motif sérieux m'engage à vous le refuser.

— Lequel? madame. Oh! je vous en supplie, dites-le-moi franchement.

— Vos principes en matière de commerce, tels que vous les avez montrés le jour où mon enfant s'est présenté chez vous pour vous offrir les boucles d'oreilles, ne sont pas les miens, loin de là.

— Vous voulez dire que j'ai cherché à tirer le plus grand profit possible de l'affaire qui m'était proposée. Pensez-vous que je sois le seul orfèvre qui essaie pareille chose? Nous sommes de plus en plus contraints de recourir à de tels expédients. Notre fonds de commerce nous revient à des milliers de thalers, qui reposent là, sans porter d'intérêts. Nous sommes forcés de nous rattrapper d'une autre manière. Plusieurs de mes collègues vendent de l'argenterie à douze carats au lieu de quatorze, et de l'or à quinze carats au lieu de vingt; des cristaux pour des diamants, du verre coloré pour des rubis, des émeraudes et des turquoises. Dernièrement, on m'a apporté, pour la réparer, une théière de la vaisselle du roi, théière qui passe pour être en or. Eh bien! à l'essai, j'ai trouvé qu'elle était en cuivre fortement doré; ce qui n'empêche pas le thé du roi d'être excellent. L'imagination joue un fort grand rôle dans toutes ces choses-là. Veuillez, madame, réfléchir à mon offre, et m'honorer d'une réponse.

Madame Willkomm n'éprouvait pas la moindre envie d'accéder aux offres du bijoutier; néanmoins, elle en fit part à Fédor, en ajoutant que les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs.

— Après tout, maman, répondit Fédor, qui était fort développé pour son âge, ne serait-il pas possible que l'inverse du proverbe que vous venez de me citer soit juste, et que les bonnes compagnies redressent les mauvaises mœurs? Je ne prétends nullement me vanter d'être une bonne compagnie, néanmoins, vous conviendrez que je n'en suis pas une mauvaise. Je ne lui lirai que de bons livres, et surtout je lui avouerai franchement toute mon aversion pour la mauvaise

foi. Que diriez-vous si je parvenais à faire de M. Wermuth un honnête homme et un bon chrétien?

— Mon cher Fédor, répondit la mère profondément émue, fais comme il te plaira, pourvu que tu me promettes sérieusement de revenir chez moi, dès que tu verras l'orfèvre commettre une friponnerie, ou t'engager à faire quelque chose qui ne soit pas droit.

— Je m'y engage!

Fédor entra chez M. Wermuth et remplit d'abord, auprès de lui, les fonctions de garde-malade.

Pendant ce temps, Henri Mai, Lisbeth et Léonie vouaient tous leurs soins à la pauvre Alvine, dont les blessures étaient lentes à se guérir. Lisbeth leur raconta, en détail, l'histoire de Fédor, les pourparlers qui avaient précédé son entrée chez Wermuth, et les plans du jeune homme pour ramener son patron au bien.

— Si j'étais à ta place, dit Alvine à Léonie, je profiterais de cette occasion pour faire examiner et évaluer la brillante parure que Milo t'a donnée. Si tout cela est de bon aloi, tu possèdes un trésor vraiment princier. Crois-moi, fais-la examiner. Lisbeth t'accompagnera, en prétextant une visite à son frère, et la chose aura l'air de se faire tout à fait occasionnellement. (A suivre.)

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que nous venons d'autoriser l'agence de publicité de *Rodolphe Mosse*, à Lausanne, à joindre à notre journal, pendant l'année 1873, une feuille d'annonces sous le titre :

Feuille d'annonces du Conteur vaudois.

Nous aimons à espérer que cette publication sera bien accueillie de tous nos abonnés, qui recevront ainsi, sans augmentation de prix, une feuille pleine de renseignements utiles, et qui, au point de vue des annonces, présente l'avantage de rester huit jours en lecture.

Le premier numéro de la *Feuille d'annonces* paraîtra samedi prochain.

Les personnes qui désirent s'abonner au *Conteur Vaudois*, pour l'année courante, peuvent recevoir les numéros parus dès le 1^{er} janvier.

Théâtre de Lausanne.

Direction de MM. F. Lejeune et A. Vaslin.

DIMANCHE 2 FÉVRIER 1872

A la demande générale :

LES DIABLES ROSES

Grand vaudeville en cinq actes.

LE POLTRON

Vaudeville en un acte.

On commencera à 7 heures précises.

— Jeudi 6 février.

L'HONNEUR ET L'ARGENT

Comédie en cinq actes, de M. F. Ponsard.

LITZCHEN ET FRITZCHEN

Opérette en un acte, musique d'Offenbach.

On commencera à 7 heures 1/2 précises.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

Lausanne. — Imp. Howard-Deisle.